

Nancy, ce 1<sup>er</sup> Novembre 1904.

Mon très cher ami

Je crains bien que vous n'ayez en  
moi un correspondant très indigne de  
la confiance que vous voulez bien me  
témoigner. Et si c'est pas cela, que  
j'hésiterais à vous écrire sans espoir de  
réponse: je vous demande même instamment  
— alors même qu'en vous coiffe de quelques  
tempéraments à ce régime de serrage  
épistolaire — de ne pas m'en faire profiter  
et de réserver vos propres lettres pour d'autres  
destinataires. Quant à moi, je me fais sans  
peine à vivre avec vous par la pensée.

et je n'éprouve aucune amertume à vous  
écrire sans avoir attendu de réponse.  
Malheureusement, ce sont bien plutôt les  
loisirs qui me font défaut et je suis de  
plus en plus effrayé de l'engorgement  
des préoccupations vulgaires qui restreignent maintenant  
ma vie. Je viens de passer plusieurs semaines  
à chercher à me débrouiller au milieu  
d'affaires qui pourraient m'intéresser si je  
m'y sentais compétent, mais qui, précisément,  
par leur nature même, m'empêchent  
de m'y consacrer et par là m'écarter. Je  
n'ai pu, ces jours derniers, me débattre  
pour la vente de coupes de bois, avec des  
commerçants avisés et fins, dont il faut  
découper les feuilles et prévoir les machines  
que me demande constamment et je ne me  
laisse pas surprendre de quelque côté et  
me souviens des cantiles romaines ou autres  
me font ce qu'accentue mes inquiétudes, sans  
m'aider à les dissiper. Le sera comme cela  
pendant une année encore, nos intérêts de  
famille devant être maintenus en ces lieux

jusqu'à la majorité de mon dernier neveu  
Ophélie, qui sera atteinte fin 1905. Après cela,  
et quand je n'aurai plus que mon petit lot  
personnel à gérer, ce sera non absolument au  
prix des complications et responsabilités actuelles,  
Et sont en réalité ces deux matières  
qui m'ont empêché de me rendre à Paris  
la semaine dernière. Cette absence, placée pour  
moi à un fort mauvais moment, m'a fait  
mettre tout à fait en retard et je ne sais  
comment j'aurais pu m'en tirer.  
J'ai dû me contenter de prendre part  
aux réunions qui nous réunissent par la  
lecture de ce qui a été publié. En réalité,  
je n'ai pu saisir encore que des bribes,  
en dehors du rapport de M. Challa,  
publié intégralement dans le Bulletin.  
Au point de vue littéraire et à celui de  
la finesse des idées, ce rapport m'a paru  
tout-à-fait remarquable. Mais le fond en est  
vraiment très peu homogène et cohérent. C'est  
comme un gâchage d'illusions, dominé par  
un parti-pris trop apparent d'optimisme.  
Ce qui y manque, j'avais, c'est une position nette

de la question par une définition objective de la résine.  
Et la défense excessive des intérêts possibles  
s'accompagne d'une singulière présomption à l'endroit  
d'un avenir pourtant bien nébuleux; La résine ne  
pourrait donc mieux que ce que nous avons! — Elle  
n'est d'ailleurs, très simplement, sans discussion,  
comme une loi naturelle! — Mais, vraiment, que en  
peuvent-ils savoir et sur quelles probabilités  
appuient-ils ces affirmations démontées? Et puis  
qui en contesterait le caractère? Le travail d'une  
résine n'empêcherait pas le machin juridique  
de fonctionner avec les rouages actuels et si l'on  
ne donnait rien de bon, on en serait quitte pour  
le laisser à l'état d'œuvre purement  
scientifique; ce qui est amant d'ailleurs toute  
chance de voter pour un infini de raisons,  
je ne sais si les circonstances sont favorables à  
discussion au cas de la question. Je crains d'après  
les brèves indications des journaux que le plus clair de  
temps qui devrait lui être réservé n'ait été pris par des  
discours de courtoisie d'invités étrangers, jusqu'à ce que  
soit sur le devant que le la a été fait ne donne  
pour cette un compte rendu de l'ensemble de la manifestation  
n'ait que l'impression dominante pour avoir été dans  
le sens des conclusions de Schaller; sans conscientisme dit  
Pöschel; sans réactionnaire de plus volontiers.

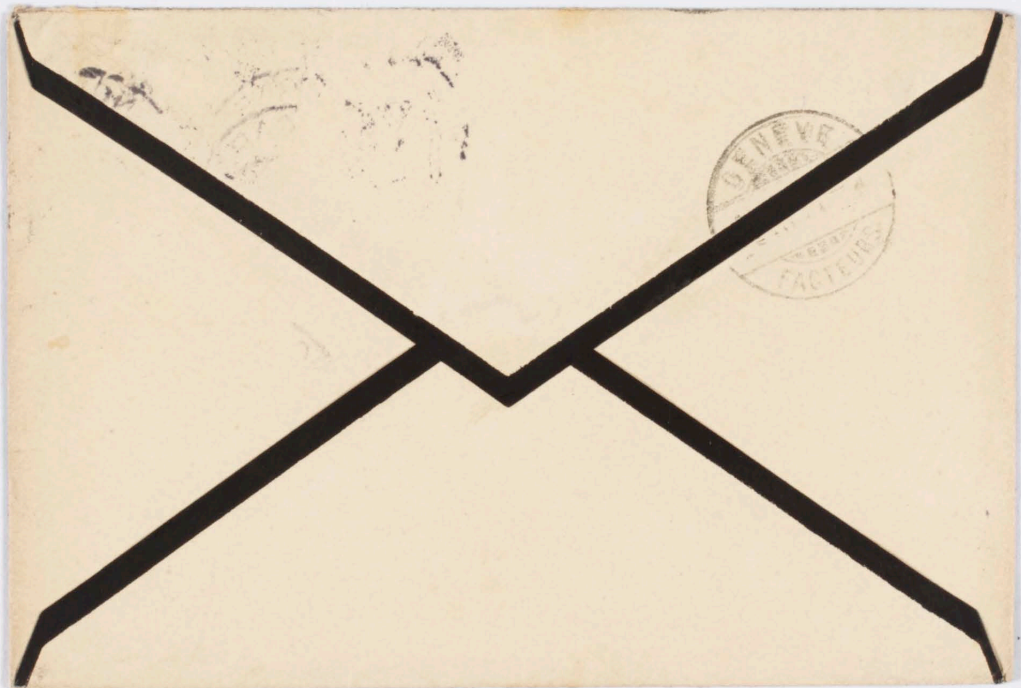
J'espère en peu que cette lettre ne soit lue  
plus à Genève et que son envoi à Paris. Mais en  
même temps que j'espère je ne suis pas sans l'envie  
de me sceller que le meilleur moyen de nos occupations pendant  
soit encore de nos jours d'origine de nos occupations pendant  
que l'on a vu. Il est vrai que nous sommes en cette saison, avec tout cela  
avons les négociations et nos propres, en cette saison, avec tout cela  
monte plus de nos jours de Paris. Que tout cela est donc compliqué!  
la lettre n'arrive donc à dire pour qu'il nous rende au plus tôt  
la lettre, et je me suis contenté de mes amitiés. Te G. G.

Suisse

7  
—  
—



Monsieur R. Salles,  
Professeur à l'Université de Paris,  
Pension Fleischmann  
6. Road-pont de Plain Palais.  
Genève



GENEVE  
1884  
FACTEURS